CANORA

Canadiens et Canadiennes d'origine africaine, antillaise et asiatique

2 rue Carlton suite 1403 Toronto Ontario M5B1J 3, Tél :(416) 203 1342 Télec : (416) 203 1238
SITE WEB http : www.canoraaa.com • Courrier électronique : canoraaa@on.aibn.com



LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Un accueil chaleureux et des aliments chauds, c'est ce que vous trouverez à l'intérieur de la maison. Guidés par leur conscience, les propriétaires enfreignent la loi en aidant les fugueurs. Pourtant, la terreur continue à vous hanter. Comme vous vous endormez, vous entendez les chasseurs de primes pas loin. Ils sont à la recherche des fugitifs, à la recherche pour vous. La liberté est encore loin.

Cette bande dessinée a été produite grâce à une subvention du gouvernement de l'Ontario

Vous pouvez obtenir un exemplaire du présent document ou faire imprimer plusieurs copies supplémentaires pour votre clientèle à l'adresse suivante :

LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

CANORA

2 Rue Carlton suite 1403
Toronto, Ontario M5B 1J3

Téléphone: 416-203-1342
Télécopie: 416-203 1238
canoraaa@on.aibn.com
2007-2008
Site web: http:// www canoraa.com

Textes illustration et révision

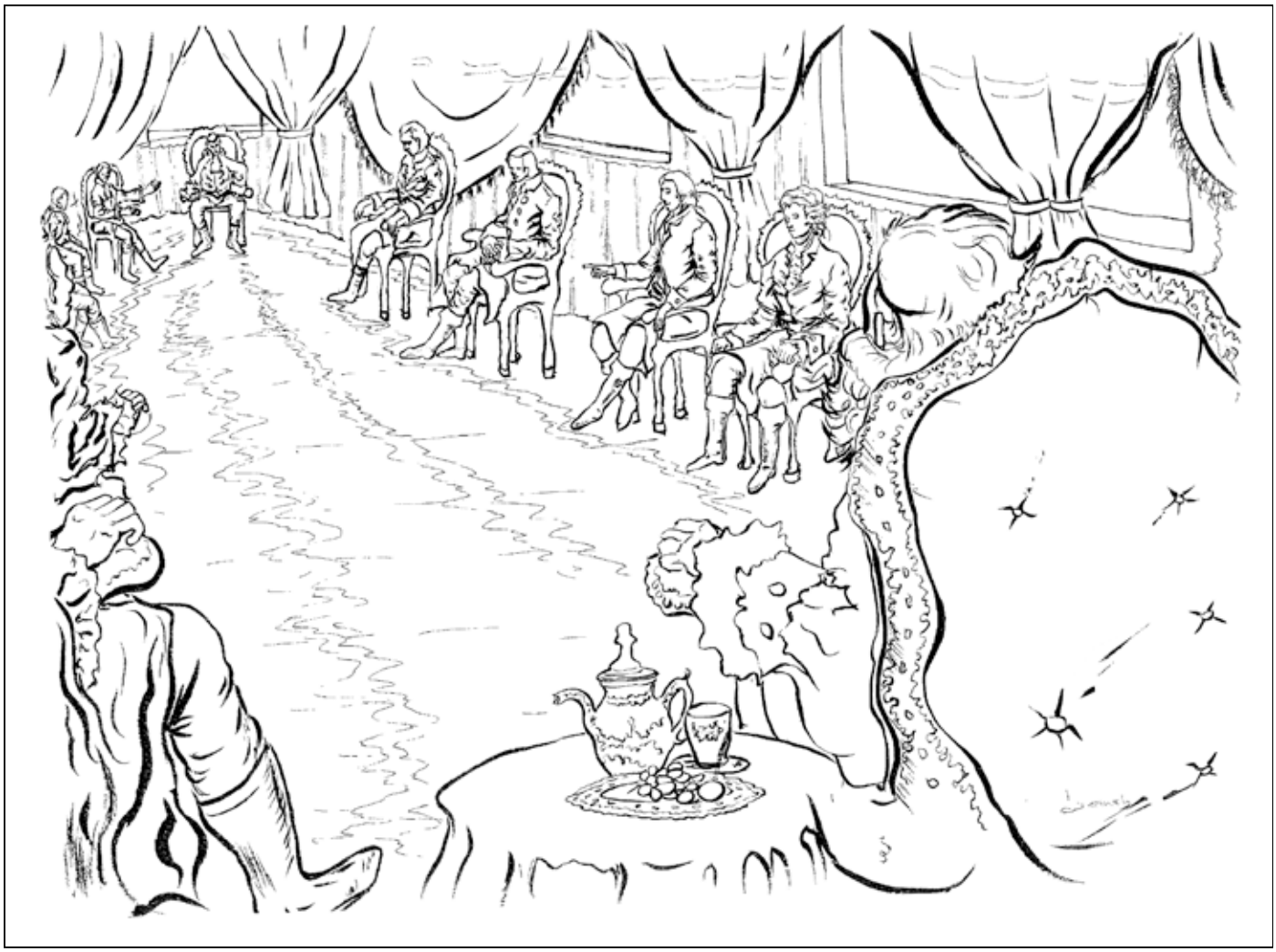
Équipe CANORA / CEDES

Jeunesse ontarienne d'origine africaine, antillaise et asiatique

DROITS : Ce document ne peut être reproduit sans un avis écrit de CANORA ou de son partenaire le gouvernement de l'ontario.

Ce document a été produit grâce à une aide financière du gouvernement de l'Ontario

Ontario



Pour répondre au besoin de main-d'œuvre dans ses colonies, les autorités espagnoles se réunirent et décidèrent de déporter vers les Caraïbes et les Amériques des millions de captifs africains du XVIe au XIXe siècle. Le besoin d'esclaves aux Amériques est donc né du souci des Espagnols de se constituer une réserve de main-d'œuvre aussi inépuisable que les ressources du sol et du sous-sol qu'ils se faisaient fort d'exploiter à plein régime. Ce régime fut fatal aux Indiens qui moururent par millions. Il fallait leur substituer des travailleurs capables de supporter les contraintes conjuguées du travail forcé et du climat : les Noirs, qui vivaient sous les mêmes latitudes et connaissaient déjà l'institution de l'esclavage, seraient en pays de connaissance.



En quatre siècles, ils sont 15 à 18 millions de captifs à traverser ainsi l'Atlantique. Mais ils sont aussi cinq fois plus nombreux à y laisser leur vie : les uns sur la terre d'Afrique, lors de la capture ou dans les convois vers les zones côtières, d'autres dans les entrepôts, d'autres encore au cours de la traversée, terrassés par les famines et les maladies ou victimes de la répression de leurs révoltes sur les bateaux négriers.

La rencontre des intérêts européens et africains fut facilitée par le fait que la pratique de la traite et de l'esclavage en Afrique remontait à des époques reculées. Mais, si la réalité de cette entente est parfaitement admise par les historiens, il n'en demeure pas moins vrai que les Africains sont devenus vendeurs parce que les Européens se sont d'abord présentés comme acheteurs, sur leurs rivages. C'est au VII^{e} siècle que la traite se développa franchement en liaison avec la fulgurance de l'expansion musulmane. La conquête arabe s'étendit rapidement vers le continent africain et les populations soumises se virent contraintes de fournir aux vainqueurs une main-d'œuvre servile majoritairement féminine car à vocation domestique et sexuelle. A la suite de quoi, deux réseaux d'approvisionnement se mirent en place : une traite transsaharienne à destination du nord de l'Afrique et du Moyen-Orient - du Maroc à l'Arabie du Sud ; une traite orientale vers la péninsule arabique. Les chercheurs ont du mal à s'accorder sur la comptabilité de cette traite qui s'est poursuivie jusqu'au XX^{e} siècle (en mer Rouge) : entre huit et douze millions d'individus ?

A ce marché esclavagiste sous influence musulmane s'en ajoutait un autre de taille au sud du Sahara : le marché intérieur africain lui-même. Il était alimenté par les razzias ou les guerres entre les États voisins et répondait aux besoins locaux en domestiques, porteurs, et travailleurs agricoles. L'absence de sources écrites empêche de quantifier cette traite mais elle dut être considérable.

L'installation des Européens du Nord en Amérique se fit au début du XVII^{e} siècle. Dans les années 1630, les Français étaient implantés dans les îles antillaises de Saint-Christophe, de la Guadeloupe et de la Martinique. Même si des groupes d'esclaves arrivèrent très tôt, on recourut d'abord à une main-d'œuvre blanche plutôt que noire pour mettre en valeur ces possessions nouvelles. Cette immigration était volontaire. De pauvres bougres, le plus souvent, embarquaient au Havre, à Nantes, Bordeaux ou La Rochelle, pour s'engager au service d'un planteur de coton ou de tabac. Après une période fixée par contrat à trois ans, ils recevaient un petit pécule acquitté en tabac et un bout de terre. Jusqu'en 1660, ces " engagés " suffirent à cette première mise en route pastorale et agricole des Petites Antilles. Ensuite, ce fut différent. Le développement de la culture des grandes denrées d'exportation comme le sucre exigeait qu'on employât beaucoup de monde sur des propriétés de plus en plus grandes, appelées " habitations ". C'était notamment le cas à Saint-Domingue dont la colonisation avait été plus tardive. Alors, affluèrent les Noirs.



Les navires négriers disposaient de plusieurs méthodes pour prendre des captifs à la côte africaine. Il fallait choisir la meilleure en fonction d'une conjoncture fluctuante : une longue file d'attente, la présence agacée de rivaux étrangers (souvent britanniques), un accueil hostile des chefs locaux, une pénurie de captifs, ou des prix extravagants. Autant d'imprévus qui obligeaient le capitaine à s'adapter.

Le chirurgien vérifiait attentivement l'état physique des captifs qu'on préférait jeunes et de sexe masculin : les " pièces d'Inde ". Lorsque le capitaine estimait en avoir une quantité suffisante, il mettait à la voile.

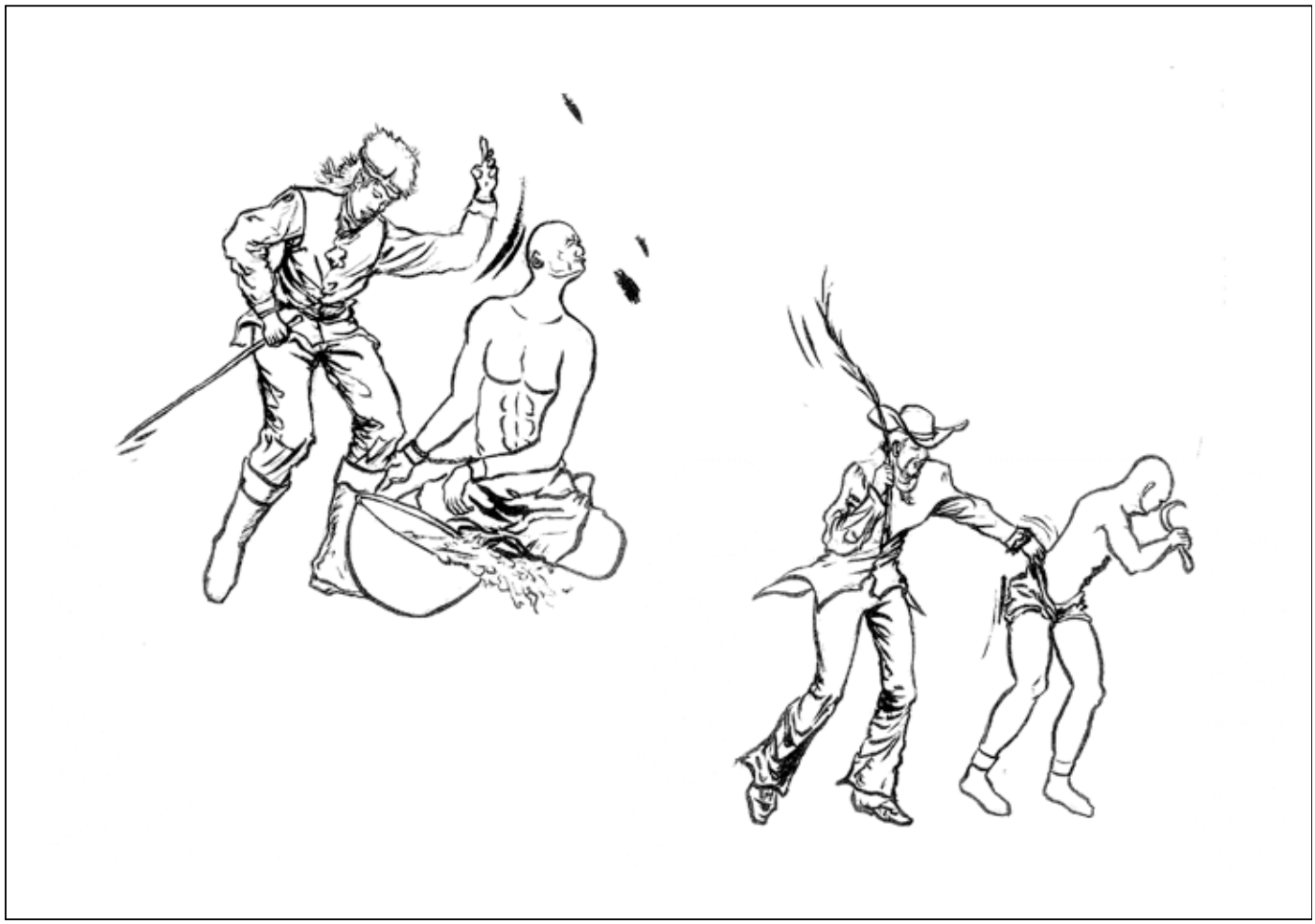


A chaque fois, on devait disposer de la chaloupe, franchir la barre qui déferle dangereusement le long du rivage, prendre langue avec les autorités locales, leur offrir des présents, et s'entendre avec eux sur les délais de livraison, le nombre et le prix des captifs. Cela pouvait durer et se répéter d'un site à l'autre. On conçoit que tout le monde en prenait ombrage : le bateau qui se dégradait ; les captifs qui suffoquaient dans ses flancs surchauffés ; les marins, que les fièvres emportaient. Des expéditions pouvaient languir des mois durant et il fallait alors s'inquiéter de la traversée future.



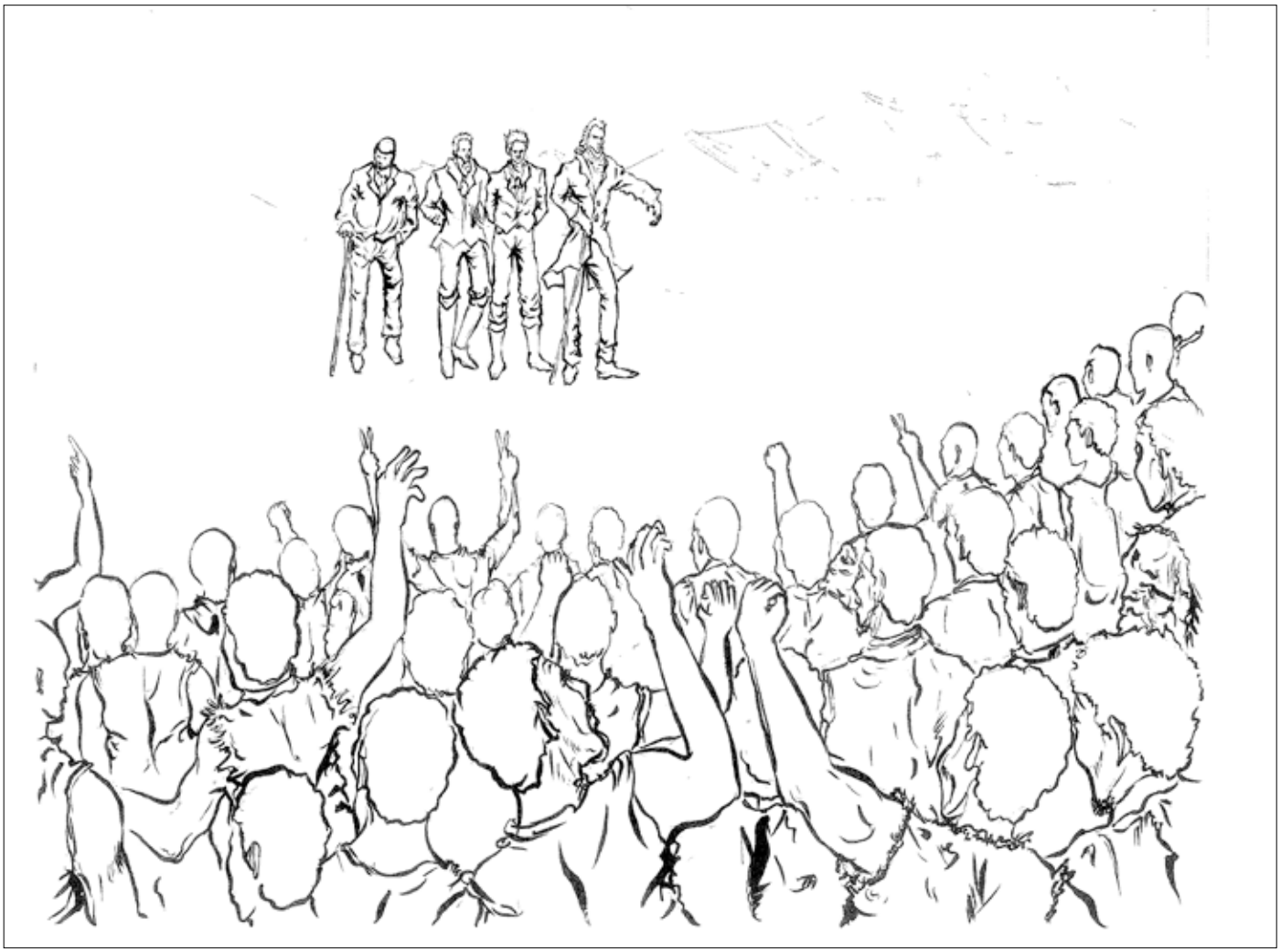
Il était aussi avantageux de ventiler les captifs en un seul site de vente que de les avoir réunis en un seul site de traite. Mais pour des raisons identiques (et inversées), le capitaine échouait parfois à écouler la totalité de sa cargaison au même endroit - quand il lui fallait subir la concurrence de nombreux bateaux prioritaires et la chute des cours qui résultait de cette offre pléthorique ; quand les Noirs proposés indisposaient parce que leur nation d'origine était méconnue ou avait mauvaise presse auprès des planteurs locaux - la préférence allait naturellement aux nègres réputés dociles et travailleurs plutôt qu'aux nègres fantasques ou indolents ; ou enfin quand l'instabilité de la conjoncture économique ou politique rendait les acheteurs potentiels insolvables. C'est ainsi que l'on voit des bâtiments négriers errer d'un port à l'autre des Antilles et en repartir, soit en n'ayant rien vendu, soit en ayant débarqué une partie de leurs Noirs à terre. Cette espèce de cabotage négrier n'était pas du goût des Noirs qui prolongeaient leur séjour à bord, ni du capitaine qui s'émouvait du temps perdu.

La meilleure méthode était donc de se rendre là où l'on vous attendait. Généralement, l'armateur avait pris contact avec une maison de consignation installée à Cayenne, Port-au-Prince, Fort-Royal ou Pointe-à-Pitre, et l'avait chargée de vendre les captifs, de conserve avec le capitaine ou son agent commercial à bord appelé le " subrécargue ".



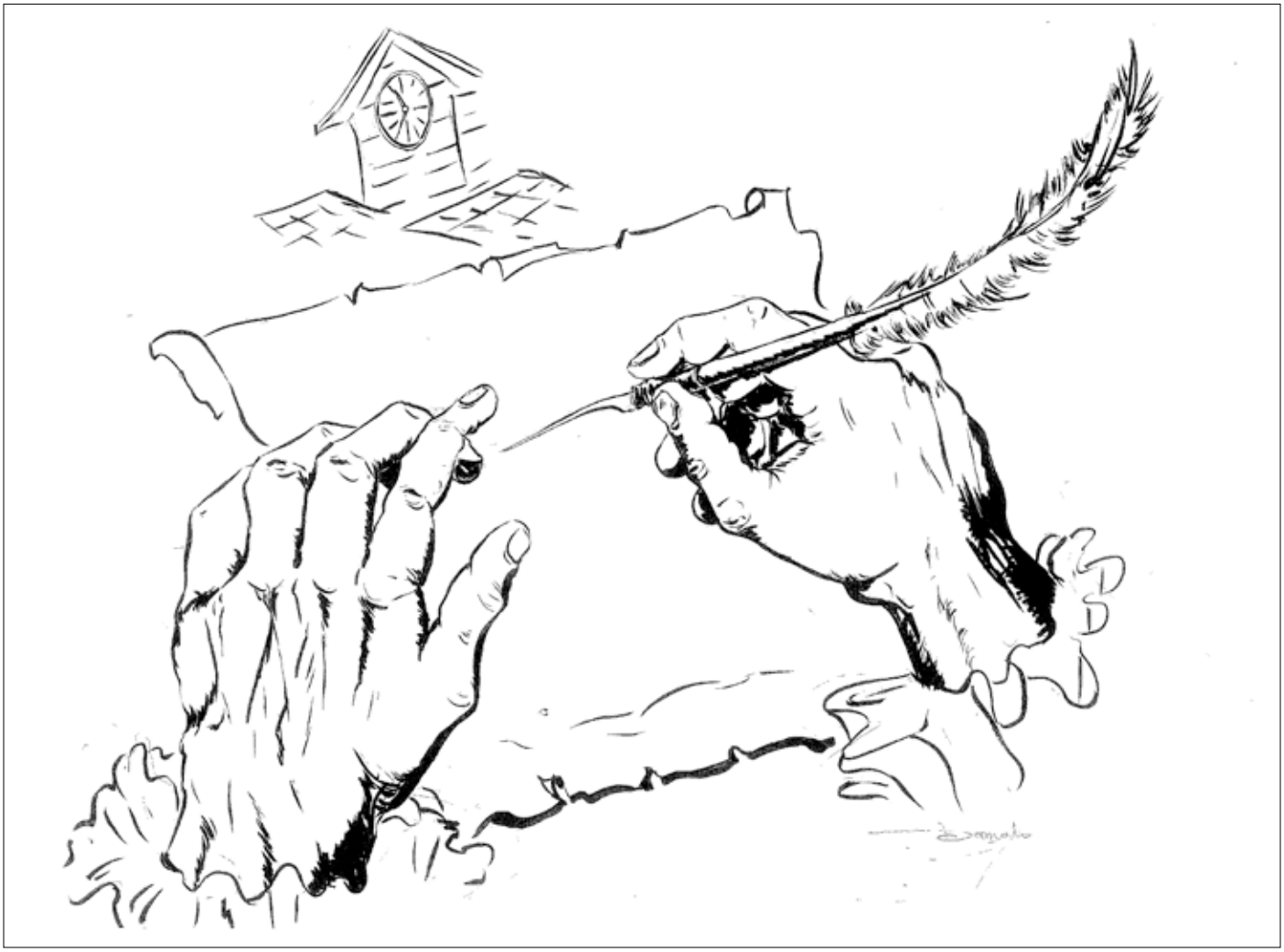
La vie en esclavage était courte, pas plus de dix années en moyenne : les occasions de mourir ne manquaient pas, entre les excès de travail, les punitions, les carences vitaminiques, les épidémies. Les survivants nègres septuagénaires ou bancals vivotaient. De tout ça, le maître n'avait cure. Une vie d'esclave n'était rien. Grâce à la traite, il pouvait la remplacer par dix autres. Et puis, un esclave n'était pas vraiment un homme, qu'on détaillait dans les inventaires avec les bêtes à cornes, qu'on achetait, revendait, ou châtiait sans aucune considération. Le Code noir lui avait bien accordé l'humanité, mais celle-ci était seulement morale et religieuse. La raison économique l'emportait et ne permettait pas qu'un esclave fût autre chose qu'un objet, qui revendiquait pourtant son statut d'homme et le faisait savoir.

Leur vie quotidienne n'est pas une sinécure. Les esclaves logent dans des cases en bois et torchis presque vides et se nourrissent sans fantaisie : ignames, bananes, patates et riz reviennent inlassablement. Comme reviennent inlassablement les épuisantes journées de travail commencées tôt et finies tard, juste entrecoupées de quelques pauses. Il n'y a pas de temps mort dans la vie d'une plantation : coupe de la canne et broyage au moulin, charrois, préparation de la terre et plantation, construction, entretien et réparation continuels d'ouvrages divers. Libérés quelques instants de ces travaux, les esclaves se consacrent ensemble aux cultures vivrières et individuellement à biner le lopin de terre qui leur est alloué. Il leur restait le dimanche pour se reposer, et la danse, ou le vaudou la nuit, pour se défouler.



Arrivés en Amérique, les esclaves refusaient souvent leur condition et multipliaient les formes de résistance. La plus courante était la résistance passive qui consistait à mettre de la mauvaise volonté dans l'obéissance aux ordres et dans l'exécution du travail. Plus radicalement, des mères avortaient ou tuaient leurs nouveau-nés pour ne pas perpétuer leur statut " honteux ", des esclaves se suicidaient, d'autres, qui se livraient souvent à la pratique du vaudou, empoisonnaient les leurs. Des milliers d'esclaves disparurent ainsi.

Les Noirs américains se sont toujours battus contre l'esclavage, certains prétendant être malades pour ne pas travailler, d'autres blessant le bétail ou endommageant l'équipement agricole, d'autres encore travaillant le plus lentement possible. L'une des meilleures façons pour un esclave de résister est la fuite, car ainsi privé du travail de l'esclave, le propriétaire perd de l'argent.



Après la promulgation par le lieutenant gouverneur Simcoe de la loi interdisant l'importation d'esclaves au Haut-Canada en 1793, les esclaves américains commencent à se réfugier dans la province. Leur nombre augmente graduellement, notamment après la guerre de 1812 au cours de laquelle des Noirs canadiens ont combattu du côté de la Couronne. Lorsque, en 1834, l'esclavage est officiellement aboli dans tout l'Empire britannique, le bruit court que le Canada est un pays où les hommes et les femmes noirs peuvent être libres. Au même moment, un bon nombre des États du Nord, qui avaient déjà aboli l'esclavage sur leur territoire après la guerre de l'Indépendance américaine, réduisent progressivement les droits civils des Afro- américains libres vivant à l'intérieur de leurs frontières. C'est ainsi que des esclaves en fuite et des Noirs libres partent en quête d'une plus grande liberté chez leurs voisins du nord. Des milliers de Noirs ont échappéà l'esclavage en s'enfuyant. Nous ne saurons jamais combien ont été rattrapés, mais selon les estimations, entre 100 000 et 200 000 auraient réussi. Souvent, les esclaves fugitifs se rendaient simplement dans d'autres régions du Sud et se cachaient parmi les membres de la petite population de Noirs libres, notamment dans les villes. Cependant, le chemin de fer clandestin s'organisait.



L'expression « chemin de fer clandestin » est adoptée au début des années 1830. Elle désigne les itinéraires secrets empruntés par les esclaves pour fuir, éviter d'être capturés et trouver la liberté dans les États du Nord et au Canada. Dans son sens le plus populaire, l'expression désigne toutefois le réseau plus ou moins lié d'abolitionnistes noirs, blancs et autochtones, dont faisaient partie de nombreux Quakers, qui aidaient les esclaves en fuite sur la route de la liberté. Après l'adoption de la Fugitive Slave Act en 1850, qui permet aux Blancs d'arrêter et de détenir un Noir soupçonné d'être un esclave en fuite, le mince filet continu de fugitifs se transforme en marée. Les Noirs libres comme les fugitifs peuvent être enlevés et remis en esclavage.

Toute l'affaire était enveloppée de mystère et le secret devait être gardéà tout prix. Les « chefs de train » faisaient passer les fugitifs à pied, en chariot ou en voiture, en bateau ou en train. La « cargaison » désignait les passagers secrets et les « chefs de gare »étaient les personnes qui accueillaient les fugitifs (maisons sûres) et les cachaient jusqu'à ce qu'ils puissent être dirigés ou transférés à la « gare » suivante.



Les esclaves revêtaient de nombreux déguisements dans le but d'échapper aux chasseurs d'esclaves; certains portaient des vêtements du sexe opposé, d'autres prétendaient être des esclaves en voyage avec leurs maîtres qui étaient en réalité des « chefs de train » du chemin de fer clandestin, ou encore s'habillaient comme des Blancs lorsque la couleur de leur peau le leur permettait. Lorsqu'ils étaient traqués vers le nord, la meilleure tactique consistait parfois à rebrousser chemin et à se diriger vers le sud. Un Noir allant vers le sud ne paraissait pas aussi suspect qu'un autre qui se dirigeait vers le nord et ce, pour des raisons évidentes. C'est l'une des nombreuses stratégies utilisées par Harriet Tubman, qui a sauvé près de 300 personnes en faisant environ 19 périples en territoire esclavagiste. Tubman portait une arme au cours de ses missions secrètes et si l'une des personnes dont elle avait la charge perdait son sang-froid et voulait rebrousser chemin, elle pointait son arme sur elle et disait « Avance ou meurs ».



Les Noirs américains se sont toujours battus contre l'esclavage, certains prétendant être malades pour ne pas travailler, d'autres blessant le bétail ou endommageant l'équipement agricole, d'autres encore travaillant le plus lentement possible. L'une des meilleures façons pour un esclave de résister est la fuite, car ainsi privé du travail de l'esclave, le propriétaire perd de l'argent. Des milliers de Noirs ont échappé à l'esclavage en s'enfuyant. Nous ne saurons jamais combien ont été rattrapés, mais selon les estimations, entre 100 000 et 200 000 auraient réussi. Souvent, les esclaves fugitifs se rendaient simplement dans d'autres régions du Sud et se cachaient parmi les membres de la petite population de Noirs libres, notamment dans les villes. Cependant, le chemin de fer clandestin s'organisait.



Les fugitifs se regroupèrent pour attendre Moses Harriet Tubman, une ancienne esclave qui emprunta le chemin de fer clandestin et réussi à fuir l'esclavage dans une plantation en 1849. Mais qui retournait régulièrement pour aider d'autres esclaves. Guidée par sa vision elle n'a jamais perdu un fugitive. Lorsque ce n'était possible pour elle d'embarquer un fugitive dans son expédition elle lui donnait des conseil sur comment suivre l'étoile du nord vers la liberté au Canada.



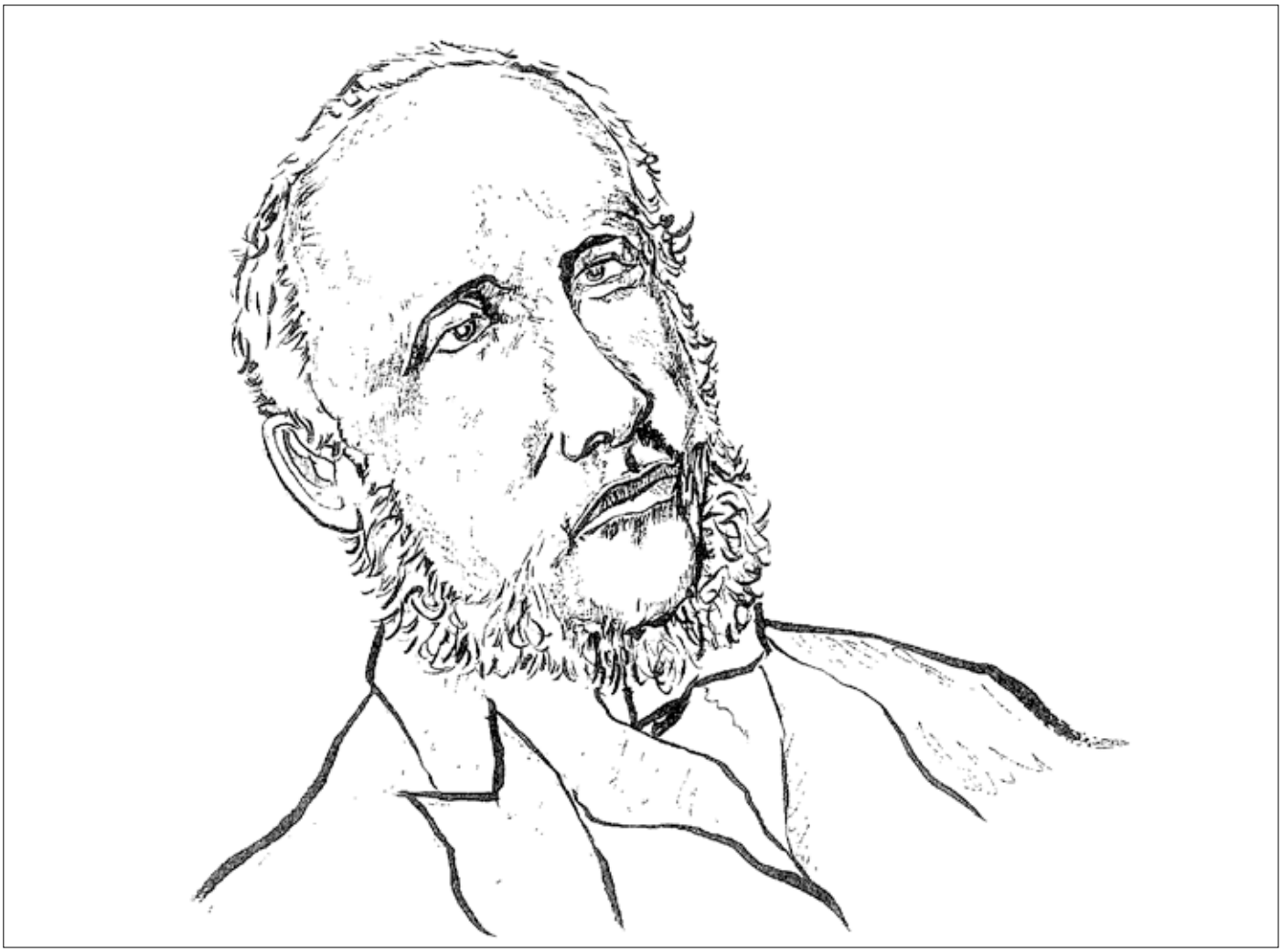
L’expédition fut très risquée et dangereuse. Chaque étape semble plus difficile. Les grésillements, les bruits des Brindilles, des feuilles provoque une frayeur terrible et rend le voyage très lourd. Mais li fallait marcher, jusqu'à voir un groupe de visages amicaux, vous joindre à eux et de répondre timidement " Général Tubman" elle-même. Elle vous indique comment se faufiler à travers le pont sur la rivière **Choptank** et où trouver des amis dans un endroit appelé **Delaware**.



Un accueil chaleureux et des aliments chauds, c'est ce que vous trouverez à l'intérieur de la maison. Guidés par leur conscience, les propriétaires enfreignent la loi en aidant les fugueurs. Pourtant, la terreur continue à vous hanter. Comme vous vous endormez, vous entendez les chasseurs de prime pas loin. Ils sont à la recherche des fugitifs, à la recherche pour vous. La liberté est encore loin.



Vous ne l'avez jamais vu une ville comme **Wilmington,** les gens, les rues, les maisons, le bruit! Maintenant vous connaissez que la plantation est réellement à des centaines de kilomètres de là. Votre hôte, un homme d'affaires (**Quaker***), Thomas Garrett vous aborde, le sourire aux lèvres vous fait des promesses. Vous verrez beaucoup de grandes villes avant d'arriver au Canada.



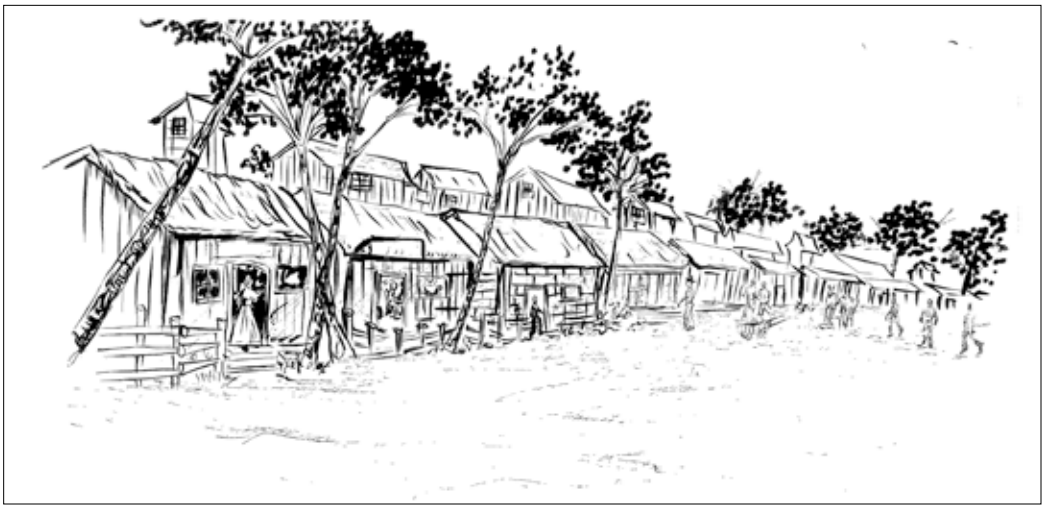
Vous n’avez jamais rencontré un homme comme ça, de toute façon. Nés libres, William Still est un homme d’affaires, confiant qui a réussi. C’est aussi un chef de file dans la lutte contre l'esclavage. Il peut lire et écrire, il a des qualités qui lui permettent de prend des notes au sujet de votre voyage et vous conseillez la prudence. Regardant votre profonde et joyeuse respiration de l'air libre de Philadelphie, en Pennsylvanie, il vous met en garde de ne pas attraper des vertiges. Vous avez atteint l'état libre, c'est vrai, mais la loi des Etats-Unis voit toujours vous comme votre propriété du maître, et chasseurs de prime sont partout. Il vous aide à vous préparer à une autre longue étape du voyage.



Au cours d'un périple très difficile et épuisant qui dure des semaines, y compris un pénible passage de près de 250 milles (402 kilomètres) à travers les Appalaches, vous arrivez à Rochester. Peut-être que vous allez apercevoir le fugitif Frederik Douglass, le fougueux orateur, qui publie le North Star, un journal abolitionniste. Vous rencontrer un autre citoyen militant Susan B. Anthony. Elle et ses amis anti-esclavagistes vous donnent des vêtements chauds pour le dur climat canadien et se rassurent vous êtes conduit en toute en sécurité vers le lac Érié.



De l’autre cote du lac Érié, se trouve le Canada et la liberté. Quelques semaines plus tôt vous auriez pu traverser facilement vers le Canada grâce à une balade sympathique du ferry « capitaine ». Mais à mesure que l'hiver s'installe, les morceaux de glace ont commencé à se former. Si vous étés chanceux, vous pourriez trouver quelqu'un faisant l'aviron qui vous aidera à traverser, sinon vous pouvez devez sauter d'une banquise (bloc de glace) à l'autre. De toute façon, la traversée est très glaciale et les conditions climatiques rudes, mais vous n’avez d’autres choix que de l’amorcer, sinon , vous vous exposez au chasseurs d’esclaves



Une fois arrivés au Canada, les Noirs américains s'établissent un peu partout dans le sud et l'est de l'Ontario. Il y en a dans les régions rurales, dans des villes en expansion comme Windsor, Chatham, St. Catharines, Hamilton, Kingston et Toronto; ils fondent des colonies exclusivement constituées de Noirs sur des terres qu'ils peuvent obtenir à de bonnes conditions. Citons, à titre d'exemple, l'établissement Wilberforce, dans le village de Lucan, au Nord de London (Ontario), l'établissement Dawn, dirigé par Josiah Henson près de Dresden, l'établissement de la Refugee Home Society dirigé par Henry Bibb près de Windsor ainsi que l'établissement Elgin ou Buxton, près de Chatham, fondé par le ministre presbytérien de race blanche William King. Cet établissement existe encore aujourd'hui à Buxton Nord, et a été désigné lieu historique national.

Dans les grandes villes comme dans les petits villages, les Noirs canadiens commencent à se bâtir une nouvelle vie. Certains choisissent d'abattre des arbres pour cultiver la terre. D'autres occupent toutes sortes d'emplois de manoeuvre, travaillent à la construction de bâtiments, de routes, de chemins de fer et de canaux. Dans les villes, de nombreux Noirs travaillent dans le secteur des services comme serveurs, cuisiniers, blanchisseurs, barbiers et hôteliers. Ces néo-Canadiens sont souvent des artisans chevronnés qui exercent leur métier de forgeron, couturière, peintre et menuisier. Un certain nombre deviennent enseignants, la plupart dans des écoles réservées aux Noirs, médecins et avocats. Certains ont leur propre entreprise - salons de coiffure pour hommes, restaurants, stations de taxi, tavernes, écuries de louage et services de diligence.

Toronto Comme ailleurs, des Noirs américains s'établissent à Toronto et refont leur vie. Comme ailleurs, aussi, leurs origines et les circonstances les ayant amenés au pays sont différentes. Thornton et Lucie Blackburn sont des esclaves qui se sont enfuis du Kentucky et qui ont établi la première entreprise de taxis de la ville dans les années 1830. James Mink, l'un des Noirs les plus riches de Toronto, est né au Haut-Canada d'anciens esclaves. Il était propriétaire de l'auberge et de l'écurie de louage Mansion, rue Adelaide. Wilson Abbott, né libre à Mobile (Alabama), est arrivé avec sa femme Ellen Toyer Abbott de New York. Il est devenu le plus riche propriétaire foncier noir, achetant et louant des maisons, des entrepôts et des bureaux. Qu'ils fussent d'anciens esclaves ou des hommes libres, les Noirs avaient les compétences et les aptitudes voulues pour repartir du bon pied au Canada.

En 1850, les Noirs sont propriétaires de maisons et d'entreprises dans plusieurs secteurs de la ville. Il y a au moins 16 entreprises appartenant à des Noirs sur la seule rue King, dont 4 salons de coiffure pour hommes, 3 magasins généraux, 4 entreprises de taxis et 3 restaurants ou tavernes. Bon nombre de Noirs s'établissent dans le quartier St. John au centre-ville de Toronto. D'autres optent pour les alentours de la ville, dans le canton York, où ils peuvent cultiver, faire de l'exploitation maraîchère, avoir une vache, un ou deux cochons ou quelques poules dans un cadre plus rural.

Toronto était l'un des centres de l'abolitionnisme en Ontario. George Brown, éditeur du Globe qui est aussi l'un des Pères de la Confédération, était un ardent anti-esclavagiste tout comme son père, sa soeur et son frère. De nombreux discours et activités anti-esclavagistes organisés dans la collectivité noire se tinrent au St. Lawrence Hall, notamment la Convention of Colored Freemen en 1851, présidée par l'ancien esclave fugitif et éditeur de journal Henry Bibb. Mary Ann Shadd a publié pendant plus d'un an à Toronto son journal anti-esclavagiste *Provincial Freeman* (1853-1860); Thomas Smallwood, le révérend William Mitchell et Samuel Ringgold Ward, tous actifs dans la communauté noire de Toronto, ont aussi publié des textes dénonçant l'esclavage.

Le procès de John Anderson, qui se déroula à Osgoode Hall en 1860-1861, fut une cause importante dans les milieux abolitionnistes noirs. Anderson, qui devait être extradé aux États-Unis pour répondre au meurtre d'un Blanc qu'il avait tué en tentant de s'échapper, porta sa cause en appel devant les tribunaux britanniques. L'Angleterre donna raison à l'ancien fugitif et Anderson fut libéré. L'événement fut chaudement célébré à Toronto où les abolitionnistes avaient épousé

Des personnages qui ont joué un rôle important dans l'histoire du chemin de fer clandestin



Harriet Tubman



Révérend Josiah Henson

Harriet Tubman (née en 1820 ou 1822 dans le Comté de Dorchester, Maryland, décédée le 10 mars 1913 à Auburn, État de New York).
Connue aussi sous les noms de Moïse noire, Grand-mère Moïse, ou encore Moïse du peuple Noir, Harriet Tubman fut une combattante de la liberté Afro-Américaine. Étant une esclave évadée, elle travailla comme ouvrière agricole, bûcheronne, blanchisseuse, infirmière, et cuisinière. Devenue abolitionniste, elle participa à la lutte contre l'esclavage et le racisme. Elle accomplit diverses fonctions telles que collecte de renseignements, préparation des volontaires pour l'évasion, exécution des évasions, infirmière, prêche évangéliste et collecte de fonds.

Henson was born into slavery on June 15, 1789, in Charles County, Maryland. He was sold three times before he was 18, ending up in Kentucky. He became a Methodist minister and gave talks, for which people would pay him money. By 1830, he had saved up $350 to buy his freedom. His master at the time had quoted that figure but increased it to $1,000 when Henson gave him the money. Josiah decided to take his family and escape. With the help of a Native American tribe and the Underground Railroad, they made their way to Canada.

He founded The Dawn Institute, a settlement for fugitive slaves near Ontario. At this place, former slaves would learn how to be successful farmers. He also began work on the Underground Railroad himself, helping hundreds of slaves to freedom in Canada.

He publisher his autobiography, *Life of Josiah Henson*, in 1849. Uncle Tom's Cabin came out a few years later, and Henson traveled in Canada and England, giving lectures on his life as "Uncle Tom." In fact, he retitled his autobiography *My Life as Uncle Tom*.



Mary Ann Shadd



Henry Bibb

Mary Ann Shadd
Le Canada s'est enrichi de la sagesse et de la vision de ses immigrants et d'un apport constant de nouvelles idées et de nouveaux théoriciens sociaux.

Mary Ann Shadd était une abolitionniste, intégrationniste et partisane du droit de vote pour les femmes. Née citoyenne libre en 1823 à Wilmington, au Delaware, elle a adopté la cause de l'abolition de l'esclavage et de l'instruction des Noirs, et a lutté contre les ségrégationnistes du Haut-Canada. L'héritage le plus durable qu'elle a laissé est l'intégration d'hommes et de femmes libres partageant la croyance que les fondements d'une collectivité devraient être la famille et les amis, non pas la race ou la couleur.

Lorsqu'elle était enfant, la cordonnerie de son père abritait une partie du chemin de fer clandestin. Elle a vu de nombreux esclaves effrayés s'enfuir au Canada. En 1851, elle déménage à Windsor, dans le Haut-Canada, et devient enseignante et militante au sein du mouvement abolitionniste. Elle devient une personnalité connue lors de l'adoption de la loi sur les esclaves fugitifs de 1850 (Fugitive Slave Act). L'esclavage était aboli au Canada depuis 1834, et le Haut-Canada était un refuge pour cette population noire nouvellement libre. Mary Ann sentait que son peuple était prêt pour l'idée d'intégration.

Elle était considérée comme hérétique à cause de son insistance sur l'intégration. À l'époque, les Blancs et les Noirs croyaient que leurs communautés respectives avait un statut égal, mais distinct. Malgré ses puissants opposants, Mary Ann fonde sa propre école privée qui, pour la première fois, est ouverte aux enfants de toutes les couleurs. Elle croit que chaque personne a un potentiel égal pour réussir et que l'instruction, le travail acharné et la confiance en soi sont les clés de cette égalité. Le modèle de tolérance de Mary Ann Shadd a ouvert la voie à la mosaïque canadienne.

Henry Bibb est né dans une plantation du Kentucky le 10 mai 1815, d'une mère esclave, Milldred Jackson, et probablement d'un père sénateur de l'État du Kentucky, James Bibb.
En 1833, il épousa une esclave, Malinda, avec qui il eut une fille, Mary Frances.
En 1842, il réussit à fuir pour Détroit. Après avoir découvert que Malinda fut vendue comme maîtresse à un planteur blanc, il se concentra sur sa carrière d'abolitioniste.
En 1849-50 il publia son autobiographie, juste avant que le Fugitive Slave Act de 1850 soit voté.
Puis, il fuit au Canada et s'installa dans l'Ontario avec sa seconde femme, Mary Miles Bibb.
En 1851, il fonda le premier journal noir du Canada, Voice of the Fugitive. C'est dans ce même journal qu'en 1852, il publia le récit de trois de ses frères qui fuirent aussi pour le Canada.

CANORA

Canadiens et Canadiennes d'origine africaine, antillaise et asiatique

2 rue Carlton suite 1403 Toronto Ontario M5B1J 3, Tél :(416) 203 1342 Télec : (416) 203 1238
SITE WEB http : www.canoraaa.com • Courrier électronique : canoraaa@on.aibn.com

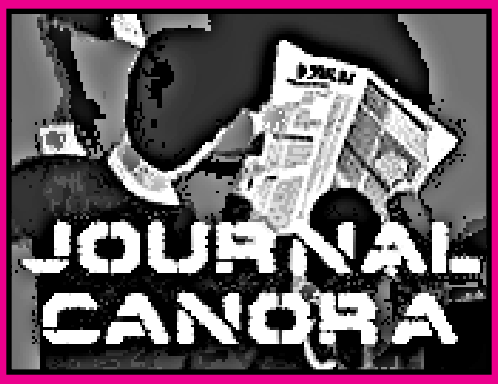
MESSAGE DE CANORA

Au regard du long chemin parcourut par nos ancêtres dans la quête de la liberté et d'une vie meilleure, même si au XXI siècle cette union n'est parfaite comme l'a bien souligné Mr Barack Obama dans son dernier discours historique du 18 mars 2008, nous devrons trascender nos peurs et nos préjugés pour un avenir meilleur. D'ailleurs rien ne sera plus comme avant si l'on s'ent tient à des prouesses techniques, politiques, sportives,etc.. franchies et obtenues brillament par les noirs.

Il y a plus d'un siècle, nous n'aurions imaginé des noirs occuper des hautes fonctions politiques :

- Michael Jean, Gouverneur générale du Canada
- Condoleeza Rice Sécrétaire d'état américaine
- Evelynn Hammonds, première Doyenne noire à Harvard
- Nelson Mandela prémier president noir de l'Afrique du Sud
- Koffi Anan Sécrétaire générale de l'Organisation des Nations Unies(ONU)
- Check Amadou Diarra, chef de projet à la NASA

En 2008, un noir en passe de devenir le commandant in chief de la plus grande puissance militaire et économique du monde : BARACK OBAMA



Journal des Canadiens et Canadiennes d'origine africaine,antillaise et asiatique